

Igor FIATTI <sup>1</sup>

**Trieste, périphérie slave  
Une question de minorité à travers la slovénitude de Boris Pahor**

**Résumé**

Parcourue par des sollicitations idéologico-identitaires parfois lancinantes, Trieste a vécu les tensions européennes en cherchant un équilibre impossible entre le cosmopolitisme (austro-hongrois) et l'affirmation des cultures nationales. Nous souhaitons considérer le rôle de la littérature « triestina » de périphérie, avec une application du paradigme centre/marge ; à savoir, le rôle de la littérature des minorités ethniques, notamment celui de la production littéraire de la minorité slovène. L'œuvre de Boris Pahor va nous aider à particulariser le sujet de cet essai, qui vise à saisir « le fait différentiel » exprimant la singularité de l'approche comparatiste.

**Mots-clés :** Trieste, minorité(s) slave(s), identité, Boris Pahor

**Trieste, Slavic Periphery:  
A Question of Minority through the *Slovénitude* of Boris Pahor  
Abstract**

Torn by ideological and identity stresses (existential ruptures *in posse et in esse*), Trieste has lived the European tensions looking for an impossible balance between the Austro-Hungarian cosmopolitanism and the affirmation of national cultures. With an application of the centre/margin paradigm, we intend to consider the role of the peripheral literature of this city – namely, the role of the literature of its ethnic minorities, especially the literary production of the Slovene minority. The work of Boris Pahor will help us to particularize the subject of this essay, which aims to grasp the "differential fact" expressing the singularity of the comparative approach.

**Keywords:** Trieste, minorities, identity, Boris Pahor

Parcourue par des sollicitations idéologico-identitaires parfois lancinantes, Trieste a vécu les tensions européennes en cherchant un équilibre impossible entre le cosmopolitisme (austro-hongrois) et l'affirmation des cultures nationales. Dans cet essai, nous envisageons d'analyser cette unicité « *triestina* » qui est un exemple clair d'une province devenue centre littéraire – et culturel tout court ; nous nous proposons notamment d'en examiner un aspect : la question (slave/) slovène.

Cette ville a toujours souligné son identité de frontière, à partir de l'héritage de Sigmund Freud jusqu'à la vague d'« utopie rétrognostique » de l'Autriche-Hongrie : premier port de la Double Monarchie, elle a façonné son caractère grâce à la mésalliance entre Apollon et Mercure, grâce à la répartition harmonieuse entre opérateurs politiques et économiques. (C'est un *unicum* qui a été étudié méticuleusement par Arduino Agnelli, selon qui Trieste n'a été qu'un organe de l'organisme cher aux

---

<sup>1</sup> **Igor FIATTI.** Titulaire d'une thèse de doctorat en Littératures et civilisations comparées (Paris III/La Sorbonne Nouvelle – en cotutelle avec l'Université de Turin). Auteur de la monographie *La Mitteleuropa nella letteratura contemporanea* (préface de Claudio Magris, Milano 2014). Collaborateur du magazine littéraire « L'Indice dei libri del mese ».

« théoriciens » de l'idée de la « Mitteleuropa », une partie – à laquelle revient le mérite de ne pas ambitionner de se présenter en tant que « tout » – exempte de l'« infinitude » et du « personnel » théorisés par Hegel<sup>2</sup>.) À ce propos, Angelo Vivante a formulé une hypothèse aussi anhistorique que suggestive à laquelle les historiens ne peuvent se soustraire :

Trieste serait restée la petite ville de 3 000 habitants perdus dans la campagne slave prééminente, privés de tout pouvoir d'assimilation à son égard, et de tout rayonnement sur les autres minorités citadines, si le flux générateur des échanges ne lui avait permis d'assimiler et d'italianiser peu à peu les dizaines de milliers d'étrangers accourant de toutes parts, et plus particulièrement les masses rurales devenues automatiquement le nerf de l'actuelle italianité, tergestina et julienne.<sup>3</sup>

C'est donc dans le cadre de la métamorphose qui a mené « une commune fermée oligarchique » à devenir « un *emporium* d'état cosmopolite »<sup>4</sup>, que la littérature évolue, presque comme un vice secret. Dans un contexte ambigu centre-périphérie qui, en réalité, se révèle plutôt comme un discours entre périphéries, il faut remarquer que l'Italie et Trieste gardent toujours un certain écart dans leur rapport culturel. Par exemple, la tradition littéraire de Trieste refuse toujours la formule de Benedetto Croce – qui en pratique finit par mettre l'accent sur la forme plutôt que sur le contenu ; à Trieste, par contre, la forme est obstinément considérée comme *ancilla substantiae* et n'a jamais la même dignité de contenu<sup>5</sup>. À ce propos, l'écrivain triestin Giani Stuparich (1891-1961) cite Croce et sa réflexion est exhaustive : « Il est souhaitable que l'Italie apprenne à connaître... l'âme germanique, slave etc... Mais qu'elle ne perde pas... cette clarté intellectuelle, cet équilibre moral, ce sens fin de la forme, qui est une des meilleures forces de sa riche tradition<sup>6</sup> ».

Nous souhaitons considérer le rôle de la littérature « *triestina* » de périphérie, avec une application du paradigme centre/périphérie ou centre/marge<sup>7</sup> ; à savoir, le rôle de la littérature

<sup>2</sup> Agnelli, Arduino. *La genesi dell'idea di Mitteleuropa* (1971), Milano, Giuffrè, 1973, p. 246.

<sup>3</sup> Vivante, Angelo. *Irredentismo adriatico* (1912), Firenze, Parenti, 1954, p. 248. Cité par Ara, Angelo et Magris, Claudio. *Trieste, une identité de frontière*, traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Paris, Éd. du Seuil, 2008, p. 38.

<sup>4</sup> Définitions d'Angelo Vivante, *Irredentismo adriatico, op. cit.*, p. 15. Cité par Ara, Angelo et Magris, Claudio. *Trieste, un'identità di frontiera, op. cit.*, p. 35. Pour la traduction française : *Trieste, une identité de frontière, op. cit.*, p. 48. En 1719, la ville compte seulement 5600 habitants, alors qu'elle devient port franc par la volonté de l'empereur Charles VI. Ensuite, elle connaît un rapide développement démographique : en 1818, la population compte 39.000 habitants, 123.000 en 1875 et 220.000 en 1925 (Mayer, Horst Friedrich, « Triest : Österreichs Tor zur Welt », in *Wien- Trieste um 1900 : zwei Städte – eine Kultur?*, Cornelia Szabò-Knotik (hg.), Wien, VWGÖ, 1993, p. 1-16). Notamment à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la prolifération démographique est accompagnée par un développement économique impulsé en particulier par les compagnies de navigation et les compagnies d'assurances : le Lloyd, qui transportait 2600 tonnes de marchandises en 1837, en traitait 14.000 en 1851 ; les polices d'assurances des *Generali* avaient augmenté de 318.000 (1835) à plus d'un million (1845). De plus, entre 1865 et 1890, plus de dix publications voient le jour chaque année (Apih, Elio. *Trieste* [con contributi di Giulio Sapelli ed Elvio Guagnini], Bari, Laterza, 1988, p. 59).

<sup>5</sup> Voghera, Giorgio. *Gli anni della psicanalisi*, Pordenone, Edizioni Studio Tesi, 1980, p. 115.

<sup>6</sup> Stuparich, Giani. *Scipio Slataper*, Milano, Mondadori, 1950, p. 152 (nous traduisons).

<sup>7</sup> Minh-Ha, Trinh T., « No Master Territories », in *The Post-Colonial Studies Reader*, Ed. Bill Ashcroft, Gareth Griffith and Helen Tiffin, London, Routledge, 1995, p. 215-68 ; Itamar Even-Zohar, *Polysystem Studies*, Special Issue of *Poetics Today*, vol. 11, n° 1, 1990, p. 68.

« périphérique » des minorités ethniques, notamment celui de la production littéraire de la minorité slovène. L'œuvre de Boris Pahor (né en 1913) – particulièrement son roman triestin par excellence *L'appel du navire* (*Parnik trobi nji*, 1964)<sup>8</sup> – va nous aider à particulariser notre lecture, qui vise à saisir « la différence ou plutôt le fait différentiel »<sup>9</sup> exprimant la singularité de l'approche comparatiste.

1.

À la base de la spécificité triestine, il y a un facteur ethnogéographique : aucune autre zone de la péninsule italienne ne bénéficie d'une telle contiguïté avec le monde allemand et le monde slave. Périphérique, enchâssée dans le cœur du continent, Trieste connaît un développement culturel différencié et unique. Cependant, certaines communautés minoritaires se sont distinguées par la tenace et stimulante survie de leurs cultures originelles (durant l'épanouissement de la ville, dans un équilibre toujours très fragile entre intégration et sauvegarde identitaire). Comme le note l'historien Angelo Ara, ce discours est valable notamment pour les communautés caractérisées par une identité spécifique à la fois culturelle et religieuse : la communauté allemande, protestante, se disperse dans le milieu environnant, alors que les communautés grecque et – surtout – serbe restent ancrées dans leur individualité ; elles s'insèrent profondément dans le tissu social de la ville, mais restent tenacement liées à leur tradition<sup>10</sup>. Et, dans une dynamique centre-périphérie, les Serbes de Trieste deviennent centraux dans le développement politico-culturel de la Serbie *proper*. Vuk Karadžić, père de la langue serbe moderne, écrit en 1833 : « Trieste est la cité maritime la plus importante de notre peuple (en ce que concerne le nombre d'âmes, c'est peut-être la plus petite, mais en termes de richesses c'est la première)<sup>11</sup>. » Constatation de l'aisance d'une petite communauté qui, lors de l'explosion économique du grand centre de commerce triestin, s'affirme entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle : elle contribue de façon importante aux fortunes économiques de la ville, grâce aux activités maritimes, aux banques privées et aux compagnies d'assurances. Les villas et les palais des notables serbes de l'époque et, notamment, la coupole de l'église serbo-orthodoxe de Saint-Spiridion – qui se découpe avec ses reflets d'Orient dans le paysage triestin – témoignent aujourd'hui du poids économique de cette communauté.

<sup>8</sup> Cf. Pahor, Boris et Rojc, Tatjana. *Così ho vissuto: biografia di un secolo (Tako sem živel - Stoletje Borisa Pahorja)*, traduzioni di Martina Clerici, Marinka Pockaj, Tatjana Rojc, Milano, Bompiani, 2013.

<sup>9</sup> Pageaux, Daniel-Henri. *Le séminaire de 'Ain Chams: une introduction à la littérature générale et comparée*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 9.

<sup>10</sup> Ara, Angelo. « Trieste e la mediazione tra le culture », in *Intellettuai di frontiera : triestini a Firenze, 1900-1950*, Atti del convegno del 18-20 marzo 1983 promosso dal Gabinetto scientifico letterario G. P. Vieusseux, a cura di Roberto Pertici, Firenze, L. S. Olschki, p. 10. Tout cela est possible grâce à l'impératrice Marie Thérèse, qui reconnaît aux Grecs et aux Serbes le droit de fonder une communauté religieuse à eux.

<sup>11</sup> Karadžić, Vuk. *Crna Gora i Boka Kotorska* (1836). Cité par Medaković, Dejan. *Letopis srba u Trstu*, Beograd, Jugoslovenska Revija, 1987, p. 151 (nous traduisons). Pour une ample bibliographie, voir : *Genti di San Spiridione. I serbi a Trieste 1751-1914*, Milano, Silvana Editoriale, 2009.

Il s'agit de témoignages d'une richesse monumentale, une fortune capable de financer à la fois la culture et les aspirations nationales : Dositej Obradović (1742-1811), promoteur des Lumières dans la culture serbe, est accueilli plusieurs fois à Trieste où il trouve un soutien, tout comme le fondateur de la dynastie Karađorđević (Đorđe Petrović Karađorđe [1762-1817]) : il y trouve lui aussi un soutien au moment de l'insurrection antiottomane. Et cette ville, cette « Trieste fière et riche » chantée en 1844 par le prince-évêque monténégrin Petar Petrović-Njegoš (1813-51)<sup>12</sup>, n'a absolument pas disparu de l'imaginaire serbe contemporain<sup>13</sup>.

Ici une précision est nécessaire. S'il est vrai que Trieste joue un rôle médiateur en transmettant à l'Italie des voix significatives de la culture de langue allemande, il est vrai, aussi, que la ville méconnaît les cultures balkanique et slave dans leur ensemble. L'ouverture vers le monde slave est tout à fait négligeable, abstraction faite de la première « découverte » de Prague – où certains Triestins étudient à l'université allemande et où Giani Stuparich a l'idée d'écrire un livre sur la réalité tchèque, *La Nation tchèque (La nazione czecca, 1915)*. La déficience est encore plus grave, puisqu'elle a des répercussions intestines. Une seule donnée suffit à le comprendre : en ce qui concerne le nombre d'habitants, en 1912 Trieste est plus grande que Ljubljana : il s'agit de la première ville slovène du monde<sup>14</sup>. Malgré cela, les Slovènes et leur culture sont totalement ignorés, c'est le cas d'Italo Svevo (1861-1928) et Umberto Saba (1883-1957), chez qui, d'ordinaire, ils finissent dans la marmite du méprisant « *s'ciavo* »<sup>15</sup>. Et si, en général, les intellectuels ayant des horizons européens nourrissent un sens de la supériorité italienne sur les Slovènes, cette conviction est visiblement encore plus enracinée dans le milieu de la bourgeoisie moyenne qui, selon les mots du lettré Roberto Bazlen (1902-1965), éprouve sa supériorité sur les Slaves et la fait aussi peser sur eux<sup>16</sup>. On ignore que c'est à Trieste que s'est formé Primož Trubar (1508-1586), père de la littérature slovène et principale voix slovène de la Réforme protestante (les pièces d'un ou deux euro slovènes représentant son buste ne suffisent pas, aujourd'hui, à le rappeler ; les Triestins les mettent dans leur poche, distraitemment) ; probablement ignore-t-on aussi qu'à Trieste, à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les périodiques, les librairies et les événements pour la promotion de la langue slovène se sont multipliés ; pareillement on ignore, de façon plus ou moins volontaire, que les écoles slovènes (inaugurées par les Français pendant la brève parenthèse napoléonienne des provinces illyriennes) ont été fermées par les Italiens au

12 Medaković, Dejan. *Letopis srba u Trstu, op. cit.*, p. 141.

13 Cf. Les romans *Destin et commentaires (Sudbina i komentari, 1993)* de Radoslav Petković et *L'Observateur de la mer (Posmatrač mora, 2001)* de Goran Milašinović. Ici nous rappelons aussi un roman triestin de Bora Ćosić, comme l'indique le sous-titre de son ouvrage *Musilov notes : jedan tršćanski roman* (1989), qui renvoie le lecteur à la fin de la Yougoslavie, à travers Trieste et le récit du crépuscule de l'Autriche-Hongrie.

14 Bavcar, Evgen. « Écrire slovène à Trieste », in *Italo Svevo et Trieste*, Paris, Centre Pompidou, 1987, p. 223-36.

15 *S'ciavo* en dialecte triestin signifie « esclave ». Par extension, « slave » au sens péjoratif.

16 Bazlen, Roberto. « Intervista su Trieste », in *Scritti*, Milano, Adelphi, 1984, p. 248-49.

commencement du fascisme. C'est une césure d'une violence absolue, qui implique l'italianisation de cinquante mille noms de famille et, surtout, l'interdiction totale de la langue slovène. Le point de non-retour de l'intolérance est marqué par l'incendie du Narodni dom : la Maison de la culture slovène est incendiée par les *squadristi* en 1920. « Je n'oublierai jamais cet après-midi de l'été 1920, quand le Balkan fut brûlé, cet hôtel où les Slaves se retrouvaient. Dans le tragique spectacle de cette fin d'après-midi, je compris quelque chose d'énorme : les limites de cette place grandissaient dans une vision funeste d'écroulements et de ruines, comme si quelque chose de beaucoup plus féroce que la guerre passée menaçait même les bases de notre civilisation<sup>17</sup>. » Aux fins d'intégrer ce témoignage de Giani Stuparich, nous notons que le même Stuparich est aussi l'auteur du passage suivant : « Les Slovènes ont un sens inné de la servilité », ils font « partie d'une nation obscure et vaincue, courbée sur la glèbe », « ils sont sous les talons de seigneurs plus forts et plus civils »<sup>18</sup>.

2.

A Trieste, Ivan Cankar (1876-1918)<sup>19</sup> découvre la culture slovène en tant qu'expression d'un peuple opprimé : dans son dernier discours prononcé dans cette ville quelques mois avant sa mort, il affirme : si Ljubljana est le cœur des Slovènes, alors Trieste en représente les poumons<sup>20</sup>. Ainsi le contraste italo-slave se profile, amplifiant une dialectique dyadique de contradictions jamais dépassées. Contrastes inconciliables que Pahor approfondit dans son œuvre à travers la question de la slovénitude<sup>21</sup>. Le roman *L'Appel du navire* n'y fait pas exception, la résistance séculaire de la langue et de la culture slovènes domine incontestablement le texte : l'histoire d'amour du jeune couple protagoniste (Ema et Danilo) n'est qu'une expression de cette résistance ; et la Trieste des années 1930 que l'auteur brosse se révèle être en coulisses une ville désormais en chemise noire, où tous ceux qui voulaient réussir dans le commerce ou les affaires, endossaient « le masque de l'appartenance italienne<sup>22</sup> ».

Pahor est né à Trieste, en 1913, quand la ville était encore le port principal de l'Autriche-Hongrie ; il y réside toujours. Bien que sa « *triestinità* » soit donc peu ou pas du tout contestable, comme est peu réfutable le fait qu'il soit l'un des meilleurs écrivains slovènes contemporains, une

17 Stuparich, Giani. *Trieste dans mes souvenirs (Trieste nei miei ricordi, 1948)*, trad. par Jean-François Bory, Paris, Bourgois, 1999, p. 91-89.

18 Stuparich, Giani. « Irredentismo superato ? », in *Rivista di Milano*, 5 février 1920. Cité par Ara, Angelo et Magris, Claudio. *Trieste, un'identità di frontiera, op. cit.*, p. 118 (nous traduisons).

<sup>19</sup> Il est question du prosateur slovène majeur.

<sup>20</sup> Cf. Cankar, Ivan. *Očiščenje in pomlajenje* (1918).

<sup>21</sup> Si Aimé Césaire a forgé le terme « négritude » pour revendiquer l'identité noire et sa culture vis-à-vis d'une francité perçue comme oppressante, alors on pourrait pareillement parler de « slovénitude » pour décrire l'œuvre de Pahor face à l'oppression de l'italianité et en tant que rejet de l'assimilation.

<sup>22</sup> Pahor, Boris. *L'Appel du navire (Parnik trobi nji, 1964)*, traduit par Antonia Bernard, Paris, Phébus, 2008, p. 14.

simple constatation est éloquent : le roman *L'Appel du navire* a été publié en 1964 ; pour lire la version italienne, il a fallu attendre l'année 2009 (la version française a été publiée en 2008). Ce hiatus n'a pas besoin de commentaires supplémentaires pour illustrer la réception de la littérature périphérique par excellence de Trieste qui, manifestement, a été écrasée dans l'engrenage de l'Histoire et des métamorphoses des divisions continentales<sup>23</sup>.

Les pages de Pahor émanent d'une conscience tout à fait herdérienne de la centralité de la langue dans la défense identitaire. Vis-à-vis de l'italianisation, « tant que les Slovènes resteraient aussi fidèles à leur langue maternelle, même s'ils n'étaient qu'une poignée par agglomération, rien n'était définitivement perdu ». On constate qu'il s'agit d'une conscience absolue de *Sprachnation*, une conscience qui assume des accents apostoliques-protocrétiens – « les premiers chrétiens, malgré la suprématie du pouvoir romain, n'avaient pas cédé mais, devant la tyrannie, se cachaient dans les catacombes pour accomplir leurs rites » – et qui renvoie plusieurs fois au mythe biblique. Par exemple, peu avant la citation précédente, on peut lire : « Les garçons, eux, se réunissaient presque chaque année à Višarje, pour assister à des cours de slovène à presque deux mille mètres d'altitude, pendant environ une semaine. Les montagnes étaient de leur côté et les protégeaient de leurs flancs puissants<sup>24</sup>. » La langue slovène, comme les Tables de la Loi, et le parallélisme entre le livre de Pahor et le livre de l'*Exode*, entre le mont Lussari et le mont Sinai, devient plus net si on pense à la toponymie slovène du mont Lussari : *Svete Višarje*, les Saintes Hauteurs.

Dans le roman de Pahor, le mythe biblique se reflète entre les rochers calcaires du plateau du Karst. Le peuple slovène devient le peuple élu de l'aride nature karstique, en arrière-plan de l'amour entre Danilo et Ema ; dans le Karst, dont l'eau afflue vers Trieste pour « éteindre la soif de la ville <sup>25</sup> ». L'équivalence Karst : désert = Slovènes : Hébreux se matérialise dans un épisode dont les protagonistes sont Marta, une jeune Slovène, et le fils d'un négociant italien. Ils fuient ensemble, mais lui doit rentrer pour faire le service militaire. Cependant elle, entre-temps, commence une nouvelle liaison amoureuse.

Mais lorsque son premier amoureux revint en permission, il n'accepta pas la situation, il la chercha dans la ville, mais elle s'était sauvée chez ses parents dans le Karst pour s'en défaire. Il le devina et partit à sa recherche, la menaça de son revolver, à en faire peur aux tranquilles chaumières du mont Trstelj ; mais elle connaissait le moindre buisson et la moindre doline, et se cacha pendant que lui errait dans la lande inconnue, dont la pauvreté renforçait encore son sentiment de solitude. Personne n'entendit le coup de feu<sup>26</sup>.

<sup>23</sup> Cf. Košuta, Miran. *Scritture parallele : dialoghi di frontiera tra letteratura slovena e italiana : studi e saggi*, prefazione di Elvio Guagnini, Trieste, Lint, 1997.

<sup>24</sup> Pahor, Boris. *L'Appel du navire*, op. cit., p. 54-53.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 49.

De ce passage, il faut surtout retenir la partie qui va bien au-delà de la tragédie d'amour – plutôt banale en soi. Ainsi : « mais elle connaissait le moindre buisson et la moindre doline, et se cacha pendant que lui errait dans la lande inconnue, dont la pauvreté renforçait encore son sentiment de solitude ». Une remarque est nécessaire en réitérant les termes de la proportion Karst : désert = Slovènes : Hébreux. Pour les Hébreux, la *Galut* (la diaspora, l'exil, l'être chassé) n'est pas seulement le temps de la damnation, mais le lieu nécessaire pour préparer la rédemption. Pour utiliser les termes d'Elias Canetti, les Hébreux sont une masse nue et errante, pour qui l'exode de l'Égypte se répète avec une régularité inexorable. Cependant, ils sont invincibles dans le désert, comme l'affirme le *Moses* de Arnold Schönberg<sup>27</sup>. C'est bien dans le désert que – d'après Canetti – le peuple se voit réuni, se concentre sur soi-même, reçoit ses lois, définit sa cible. Si on ne peut concevoir la rédemption qu'à travers l'exode et le désert, alors le désert même est la maison du peuple d'Israël. Par conséquent, pour les Slovènes le Karst correspond au désert des Hébreux : la jeune Slovène connaît chaque doline et chaque buisson, alors que le garçon italien, un Gentil, ne sait pas pérégriner dans la lande karstique, hostile.

La transposition est complète, avec la sortie hors de l'histoire. Contrairement au devenir chrétien, l'Hébreu est éternel – il est depuis toujours, depuis le Commencement, dès la Genèse ; sa propre langue est la langue dans laquelle Dieu a parlé<sup>28</sup>. L'Hébreu existe dans le temps, mais il est dans le temps depuis toujours ; temps et éternité se confondent dans son allure éternelle. Dès la destruction du Temple, le peuple d'Israël n'a pas vécu dans le devenir, mais dans un livre : dans la parole et dans l'écriture, dans la Torah, considérée comme préexistante à la création même. Cependant, comme l'explique Maurice Blanchot, le livre signifie absence du temps ; la tradition hébraïque apparaît ainsi articulée selon de stricts archétypes et sur le modèle de la répétition. Il s'agit d'un antihistoricisme commun à chaque vision religieuse et transcendantale, mais exaspérée par l'impossibilité dans laquelle se trouvait la religion hébraïque d'agir sur la réalité historico-sociale qui l'entourait<sup>29</sup>. La même impossibilité a marqué le peuple slovène jusqu'à la récente fondation de la République de Slovénie et qui, encore aujourd'hui, caractérise *de facto* la minorité slovène de Trieste. Ainsi Ema, la protagoniste du roman, en écoutant un chœur de femmes slovènes, « avec sur ses arrières la paroi unie de la voix », est « traversée par une forte chaleur inconnue » :

---

27 Cacciari, Massimo. *Dallo Steinhof : prospettive viennesi del primo Novecento* (1980), Milano, Adelphi, 2005, p. 244-45.

28 Habermas, Jürgen. « Der deutsche Idealismus und der jüdischen Philosophen », in *Philosophisch-politische Profile*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1971, p. 37-66, p. 49.

29 Magris, Claudio. *Lontano da dove : Joseph Roth e la tradizione ebraico-orientale* (1971), Torino, Einaudi, 1989, p. 111.

Elle faisait partie de ces femmes, elle habitait avec elles ces petites maisons solidement ancrées au milieu de la garrigue, et éprouvait le sentiment d'être éternelle avec elles, avec la garrigue, immortelle malgré toutes les épreuves. Elle se vit aussi, le regard fixe, dans sa chambre inhospitalière, errant dans les rues, mais tout cela n'était que bagatelle face à l'histoire de son pays, arrosé par la mer, chanté de génération en génération par les femmes, dans lequel naissaient des pêcheurs, des marins et des héros<sup>30</sup>.

3.

Si nous comparons le Karst biblique décrit par Pahor et l'ouvrage *Mon frère le Carso* (*Il mio Carso*, 1912) de l'auteur triestin Scipio Slataper (1888-1915), nous obtenons un prisme excellent pour évaluer la distance entre Trieste et le monde slave. Dans sa confession poétique en prose, Slataper rencontre un paysan slovène pendant une promenade aux alentours de la ville. La *bora*<sup>31</sup> fait rage. « Esclave (*S'ciavo*, dans la version italienne), veux-tu venir avec moi ? Je te donnerai de grandes campagnes au bord de la mer. Notre plaine est loin là-bas, mais la mer est riche et belle. Et tu dois en devenir le maître. »<sup>32</sup> Poussé par un enthousiasme à la Rousseau, Slataper s'imagine amener le bon sauvage slovène, ce « barbare », ce « mongol », sur les amples mers pour le faire patron des richesses du monde. Dans *Mon frère le Carso*, la vision archaïque du monde slave et balkanique est frappante : Slataper étale un répertoire plein de clichés, y compris les heiduques monténégrins et le légendaire prince serbe Marko Kraljević, adhérant ainsi au modèle dicté par la « Géographie philosophique » des Lumières et par l'« Orientalisme »<sup>33</sup>. Le voyage vers l'Est, vers les Balkans, demeure un voyage vers la barbarie : Slataper établit des analogies avec les anciens barbares, comme le consul français Charles de Peyssonnel au XVIII<sup>e</sup> siècle ; dans les Slovènes, il reconnaît substantiellement les Scythes décrits de façon admirable par Hérodote au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ.<sup>34</sup>

(Plus qu'à Trieste, *L'Appel du navire* cherche le *καυρός* salvifique dans la mer où se reflète la ville : la mer, avec sa puissance, sauve la parole slovène de la mort<sup>35</sup>. Ainsi, dans le roman de Pahor,

<sup>30</sup> Pahor, Boris. *L'Appel du navire*, op. cit., p. 152.

<sup>31</sup> La *bora* est un vent du nord-nord-est qui souffle sur la mer Adriatique. En hiver, il est souvent violent.

<sup>32</sup> Slataper, Scipio. *Mon frère le Carso* (*Il mio Carso*, 1912), traduit de l'italien avec une préface de Benjamin Crémieux, Paris, F. Rieder, 1921, p. 67. Voir Pirjevec, Marija. « L'immagine degli sloveni nella letteratura triestina in lingua italiana », in *Letterature di frontiera*, n° 1, Roma, Bulzoni, 1991, p. 161-68 ; Cergol, Jadranka. *L'immagine dello sloveno nella letteratura triestina italiana e l'immagine dell'italiano nella letteratura slovena del periodo fascista: confronto fra due stereotipi*, in *Literature in an Intercultural Perspective*, Koper, University of Primorska, Science and Research Centre, Annales University Press, 2015, p. 231-40.

<sup>33</sup> Cf. Wolff, Larry. *Inventing Eastern Europe : the map of civilization on the mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford Up, 1994 ; Said, Edward. *Orientalism*, New York, Vintage, 1979.

<sup>34</sup> Cf. de Peyssonnel, Charles. *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube*, Paris, Éd Tillard, 1765.

<sup>35</sup> « [...] comme si la mer portait en soi des chants slovènes, dont la puissance préservait de la mort », Pahor, Boris. *L'Appel du navire*, op. cit., p. 151.

retrouve-t-on les motifs de la grande poésie slovène : Dragotin Kette [1876-1899] et, surtout, Srečko Kosovel [1904-1926], un fils du Karst [à la différence de Slataper, il ne le voit pas comme un espace barbare, mais comme un dispositif scénique capable de montrer le spectacle de l'existence humaine dans son unicité]. La mer est notamment prépondérante dans deux recueils lyriques de Kosovel, *Extase de la mort* [*Ekstaza smrti*, 1925] et *Tragédie sur l'océan* [*Tragedija na oceanu*, 1927], exprimant à la fois la souffrance de la population slovène et le présage d'une catastrophe imminente<sup>36</sup>. Les deux poésies sont citées dans le texte, en une sorte de somme transtextuelle de slovénitude, laquelle, outre Kosovel, Kette, Cankar, inclut aussi les poètes Oton Župančič, Alojz Gradnik, France Prešeren, et les écrivains Ivan Pregelj, Bogomir Magajina et France Bevk.)

Remarquons que la conscience autocritique (ethno-nationale, slovène) revient de manière quasi obsessionnelle chez Pahor, dans le cadre d'une introspection et d'une analyse collective presque continues. Les tons se durcissent et calquent ceux de la « servilité innée » dont parle Giani Stuparich, entre le blâme pour son manque de leadership et la condamnation de l'assimilation. On reconnaît la séculaire tradition de sujétion, le fait d'emprunter la langue au maître du moment et une bonne dose de fatalisme. Mais ici Pahor – nous rappelons que le roman a été publié en 1964 – a entrevu, en visionnaire, la naissance de la première forme d'État slovène de l'Histoire, né en 1991 sur les cendres de la Yougoslavie.

Le peuple slovène est fataliste pour l'essentiel. Il est petit, donc il pratique l'attentisme. *Il sait que s'il se révolte contre une avalanche, celle-ci l'écrasera, il préfère donc se terrer en espérant que l'avalanche passera par-dessus*<sup>37</sup>.

En attendant l'indépendance slovène et « en se terrant », *L'Appel du navire* ne cède jamais à l'utopie rétrognostique constituée par le passé habsbourgeois. De toute façon, comme l'a avoué Pahor lui-même, il est plutôt naturel que les traumas de la monolithique face fasciste de Trieste soient au centre de son œuvre. Il écrit l'expérience de sa génération ; du trauma éprouvé à sept ans devant l'incendie de la Maison de la culture slovène, « de toutes les conséquences psychologiques de la langue prohibée, de celle imposée, des noms et des prénoms imposés, dans une atmosphère de fin du monde, de condamnations et d'exilés »<sup>38</sup>. C'est un aveu aussi traumatique que représentatif de la littérature slovène de Trieste, « périphérie » slave.

<sup>36</sup> Sur cet argument voir : Pahor, Boris. *Letteratura slovena del Litorale : vademecum : Kosovel a Trieste e altri scritti*, Trieste, Mladika, 2004 ; et la biographie de Kosovel écrite par Pahor, *Srečko Kosovel*, Pordenone, Edizione Studio Tesi, 1993.

<sup>37</sup> Pahor, Boris. *L'Appel du navire*, op. cit., p. 63. Nous soulignons.

<sup>38</sup> Discours prononcé en 2003 à l'occasion de la remise du « San giusto d'oro », in *Letteratura slovena del Litorale : vademecum : Kosovel a Trieste e altri scritti*, Trieste, Mladika, 2004, p. 153-54 (nous traduisons).